1re Année. N° 4. **40 centimes le numéro.** 1er Avril 1895.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

SOMMAIRE

ANNIVERSAIRE
de la Désincarnation D'Allan Kardec

DISCOURS DE M. LAURENT DE FAGET

Nous venons cette année, comme les années précédentes, saluer ici la dépouille terrestre du maître vénéré, de celui qui a ouvert plus que personne au spiritisme philosophique la noble voie dans laquelle il est entré, se faisant le consolateur de ceux qui souffrent, l'espoir de ceux qui doutent, la force de ceux qui croient et espèrent.

C'est une bien douce habitude du cœur que celle qui nous réunit tous les ans autour de ce dolmen. Semblables à des enfants qui ont perdu leur père et qui cherchent encore sa trace parmi les tombes, nous venons, pleins de reconnaissance, de respect et d'amour, non pas honorer des restes décomposés que la terre dévore, mais dire à l'Esprit toujours vivant qui les a jadis animés, que nous nous groupons autour de son nom avec une fidélité inébranlable, que ses principes sont restés les nôtres, et qu'il est plus que jamais lui-même notre guide et notre appui.

***

Pour moi — s'il m'était permis de donner ici mon avis personnel — je dirais que la destinée m'a rapproché, à diverses époques, de plusieurs penseurs qui laisseront — je l'espère pour leurs œuvres — une trace appréciable dans le souvenir des hommes. J'ai vu de très près des systèmes philosophiques opposés à d'autres systèmes philosophiques. J'ai étudié de vastes synthèses et parcouru de rapides analyses de toutes choses.

J'ai disséqué des cadavres qu'on me disait pleins de vie, et trouvé l'enfer du Dante où je croyais devoir être abreuvé du nectar des dieux. Cependant, il est juste de reconnaître que notre époque a produit de très beaux ouvrages philosophiques que le temps respectera. Elle n'est pas dénuée autant qu'on le croit de penseurs à large envergure, et ceux-là m'ont consolé des faux pontifes et des faux savants.

Mais un point qu'il faut reconnaître, c'est que peu de philosophes de nos jours possèdent, au même degré qu'Allan Kardec, cette claire méthode d'exposition, cette logique et cette correction qui en font véritablement un maître. Nul ne possède peut-être au même degré que lui cette simplicité, ce bon sens inné qui le font tant aimer de ses lecteurs.

C'est parce qu'elle est ainsi, compréhensible pour les simples et utile pour tous que

l'œuvre d'Allan Kardec résiste au temps plus qu'aucune autre, qu'elle se répand toujours davantage et qu'elle gagne au spiritisme les esprits éclairés et les consciences sincères.

∴

Plusieurs ont dit — et nous avons laissé l'un de nos correspondants le déclarer dans les colonnes du *Progrès spirite* (car il faut que toute opinion soit entendue) — que la voie tracée par Allan Kardec est, en quelque sorte, une ornière d'où nous devons bien vite sortir, sous peine de passer pour des esprits rétrogrades. Il paraît que les spirites modernes ont découvert de nouveaux horizons qui jurent avec le ciel bas et terne de la doctrine d'Allan Kardec. Nous avons cru devoir publier aussi, dans notre dernier numéro, une intéressante dictée médianimique dans laquelle le spiritisme kardéciste est respecté comme il doit l'être, mais cependant considéré comme une pâle ébauche de la religion de l'avenir. Pourquoi ? Parce que, dit-on, il attribue tout aux Esprits dans les phénomènes médianimiques, et qu'il faut laisser une grande part, dans la production de ces phénomènes, au médium lui-même, à ses aptitudes, à son tempérament.

Mais jamais, ce me semble, le spiritisme kardéciste n'a dit autre chose.

Nous déclarons donc fraternellement à nos deux correspondants, celui de l'espace et celui de la terre, que nous ne sommes pas de leur avis sur certains points. Et c'est sur la tombe du maître que nous aimons à leur répondre, parce qu'il nous semble qu'ici nous recevons plus directement les effluves de son cœur, les rayonnements de son intelligence.

Allan Kardec n'a jamais borné l'horizon du spiritisme ; il n'a jamais dit à la vérité : « Tu n'iras pas plus loin. » Il s'est défendu d'être un pontife et de créer des dogmes. Dès lors, que lui reproche-t-on ? De n'avoir pas parlé de phénomènes qui n'existaient pas, ou presque pas, de son temps ? D'avoir pactisé avec le Christianisme ? C'était son devoir : Christianisme pur et Spiritisme moral se touchent et se confondent. L'âme de Jésus et celle d'Allan Kardec étaient faites pour se comprendre. Ne parlons pas du Catholicisme proprement dit : il en a toujours combattu les dogmes contraires à la raison.

Nous voulons, avec les spirites progressistes, — et nous déclarons en être, — que notre cher spiritisme s'affirme indépendant de tel ou tel culte, de telle ou telle doctrine du passé qui ne pourrait que le diminuer, lui qui vise à la communion supérieure des hommes avec Dieu même. Nous avons toujours admis qu'il n'est pas bon de piétiner sur place ; qu'il convient d'étudier la médiumnité et de chercher à en connaître les lois. C'est dans ce but que nous avions fondé la *société du spiritisme scientifique*.

Mais si le nom est beau, la chose est difficile, on en conviendra. Le phénomène spirite, en général, ne se soumet guère à la règle, à l'équerre et au compas des expérimentateurs. Nous ne sommes pas libres de lui tracer constamment la voie dans laquelle nous désirons qu'il se meuve. Et c'est là la meilleure preuve de l'existence des Esprits, qui, parfois, donnent aux expériences une direction toute différente de celle que nous avions prévue.

Je crois néanmoins qu'on parviendra à classer certains phénomènes dans un ordre plus rigoureux, et je crois aussi que certains hôtes de l'espace se prêtent plus volontiers que d'autres aux expériences dites scientifiques, dans le but d'affirmer aux savants la réalité du spiritisme. Travaillons, avec ces bons guides, à déterminer les règles du phénomène spirite dans la plupart des cas, je le veux bien ; mais n'oublions pas que la meilleure des conditions pour obtenir des résultats satisfaisants, c'est de venir à nos séances sans parti pris, avec le désir d'être utile aux autres plutôt qu'avec celui de satisfaire notre égoïsme et notre orgueil.

∴

Et puis travaillons tous ensemble, c'est-à-dire mus par un esprit d'entente vraiment fraternelle ; ne nous séparons plus, ne nous divisons plus en camps hostiles ; et, ensemble, nous marcherons plus sûrement vers cette vérité parfaite que, tous, nous cherchons à dépouiller de sa gangue pour en faire un diamant pur.

A l'œuvre, ouvriers de la dernière heure ! Apportez-nous vos plans de réforme, vos vues nouvelles, et vous serez les bienvenus parmi nous. Mais, de grâce, rendons justice aux ouvriers de la première heure, à ceux qui ont fait faire au spiritisme des pas de géant dès son apparition.

Et célébrons avec joie l'anniversaire qui nous réunit, en rendant hommage au caractère élevé et à la grande mission de celui dont les restes matériels reposent dans cette tombe, mais dont l'esprit immortel plane dans les régions bénies de l'au-delà !

La cause qu'il a si vaillamment et si utilement défendue, nous la servirons à notre tour,

malgré les déboires dont on nous abreuve, malgré les haines hypocrites ou violentes, malgré toutes les calomnies et tous les outrages, parce que nous croyons que c'est la cause du progrès et de la justice, et qu'on ne peut la séparer de la fraternité des hommes, de l'enchaînement prévu de leurs destinées et de leur confiance en Dieu.

Quelques phénomènes de télépathie

PAR ASTÈRE DENIS

Le samedi 13 mai 1893, à 2 heures et demie de l'après-midi, M. le colonel de Rochas procède devant moi, à Paris, à des expériences d'extériorisation de la sensibilité et d'extériorisation du corps fluidique, sur un sujet, Mme Lux.

Il est convenu que, retourné chez moi à Verviers, je verrai si, tout en évitant la suggestion, je pourrai reproduire les mêmes phénomènes sur un sujet sensible, que nous nommerons Aloud, pour la facilité du récit.

Une coïncidence singulière doit être notée ici à cause d'un premier phénomène de télépathie, vraiment curieux, que j'aurai à rapporter plus loin. Dans la soirée du même jour, un parent et moi, nous allons à l'Eldorado. Or, à certain moment, vient en scène, sous le pseudonyme de Polaire, une chanteuse en qui je crois reconnaître le sujet de M. de Rochas, en dépit de la poudre de riz et du fard qui lui changent la physionomie. Je l'examine avec le plus grand soin; mais mon examen ne m'a pas permis de conclure d'une manière absolue, que déjà elle s'est retirée. Je n'ai prêté aucune attention aux paroles de la chanson. Une seule chose m'a frappé, c'est que la musique, très endiablée, semblait être spécialement faite pour une chanteuse extraordinairement nerveuse; aussi le débit de Mlle Polaire était-il des plus précipités.

Rentré à Verviers, je veux, le lundi 29 mai, me livrer à des expériences avec Aloud. Je la trouve au lit et endormie. L'on me prévient qu'elle est indisposée. Sans la réveiller, je me mets en rapport magnétique avec elle. Je lui demande ce qu'elle éprouve et lui ordonne de se rendre compte de son état et de dire le traitement qu'elle doit suivre pour se guérir promptement.

« Il y a deux jours, me répond-elle, je me suis refroidie. Quoique l'appétit m'eût abandonnée, je me suis cependant efforcée de manger, afin de faire honneur au souper que des amis m'offraient. Aujourd'hui, je souffre de l'estomac, j'ai la tête en feu et les pieds glacés. Je devrais prendre un purgatif; mais, en attendant, vous devez me dégager la tête et l'estomac au profit des pieds. »

Je le fais et la suggestionne en conséquence.

1er Cas de télépathie ou de lecture de pensée.

Soudain, elle me dit, comme si elle était dans un rêve :

— Vous regardiez bien curieusement une femme quand vous étiez à Paris.

Interloqué, je lui demande de préciser.

« Vous regardiez une femme qui faisait des roulades.

— Où cela? dis-je.

— Dans une grande salle où il y avait assez de monde. Vous vous serviez de toutes sortes de verres pour examiner cette personne. »

Ce détail est typique, car, ne me fiant pas à mes lunettes, que je jugeais insuffisantes, je me suis servi de la lorgnette de mon compagnon espérant parvenir plus sûrement à distinguer si Mlle Polaire était ou non le sujet de M. Rochas.

— Cette chanteuse m'a-t-elle vu parmi les spectateurs? repris-je.

— Non.

— Qu'avez-vous encore constaté?

— Que vous étiez avec une personne que vous estimez beaucoup.

2e Cas de télépathie ou de lecture de pensée.

Je continuai l'interrogatoire.

— M'avez-vous encore vu à Paris?

— Oui, dans une longue rue; vous marchiez très vite, vous couriez presque.

— Vous rappelez-vous de cette rue un détail qui puisse la faire reconnaître?

— Non, cette rue n'est ni belle ni laide.

Je suppose qu'il s'agit de la rue de l'Université. Je l'ai entièrement parcourue du boulevard Saint-Germain à la rue Jacob. Elle m'a semblé interminable, conséquence probable de ce que j'étais très pressé.

3e Cas de lucidité télépathique ou de lecture de pensée.

Déjà fort intrigué, je ne cessai pas de questionner Aloud.

— M'avez-vous encore vu ailleurs ?

— « Oui, vous vous trouviez avec un monsieur faisant force gestes devant une femme. Il tenait en mains un objet dont l'influence sur cette personne était visible.

Nul doute. Il s'agissait de M. de Rochas et du morceau de cire dans lequel il avait dissous les effluves de son sujet extériorisé.

— A quel étage étions-nous ?

— Vous n'étiez pas à un étage.

Effectivement, les expériences étaient faites au rez-de chaussée.

— Décrivez la chambre où nous nous tenions.

— Je n'ai distingué aucun détail.

— Et moi, que faisais-je ?

— Vous n'aviez pas assez de vos yeux pour regarder.

A l'état de veille, le sujet n'a pas souvenance de m'avoir vu ces trois fois à Paris. Dans l'hypnose, m'a-t il vu réellement à Paris, soit à près de 300 kilomètres de Verviers, ou a-t-il lu dans ma pensée quand je me suis trouvé auprès de lui ? En d'autres termes, s'agit-il d'un phénomène de télépathie ou de transmission de la pensée, autrement dit de suggestion mentale inconsciente ? Il ne serait pas impossible que le sujet, avec lequel j'avais fait de très fréquentes expériences de magnétisation, eût acquis un certain rapport avec mon cerveau et que, trompé lui-même, il racontât, comme ayant vu, ce qu'il puiserait seulement dans ma pensée. Par une sorte de communication magnétique, il userait alors de ma mémoire aussi bien que moi même.

J ai déjà constaté un phénomène semblable que je rapporterai ; mais alors je n'étais pas, personnellement en jeu.

Evidemment si le sujet, au moment où j'arrive près de lui, a déjà transcrit ce qu'il a perçu, il s'agit d'une sorte de vision à distance, autrement dit de lucidité télépathique.

Pour me rendre compte de la nature du phénomène, je *recommande* au sujet à l'état de veille et je lui *ordonne* à l'état de sommeil, d'écrire à l'avenir ce qu'il percevra à distance et aussitôt après la perception.

4e Cas de télépathie.

Dans la première quinzaine d'août 1893, Aloud me dit sa surprise d'avoir retrouvé son encrier sous un coffre que contenait l'antichambre voisine. Endormie, elle m'explique qu'elle l'a caché de cette façon, après s'en être servie, pour empêcher la trop grande chaleur de dessécher l'encre. On sait que l'été 1893 a été extraordinairement chaud.

Je lui demande où elle a écrit, car je n'avais rien remarqué dans le livre aux inscriptions, et elle-même, à l'état de veille, se trouvait aussi ignorante que moi sous ce rapport. Elle répond : *Voyez la dernière page.*

Effectivement, au lieu d'écrire à la première page, elle l'avait fait à la dernière, où je lis ces lignes (que je copie textuellement) :

« Monsieur,

« Vous avez bien du plaisir d'admirer cette belle toilette écossaise de votre enfant, mais il ne faut plus la taquiner autant, cela l'agace ; consacrez-vous tout entier aux préparatifs de votre départ et soyez prudent. »

Chose assez naturelle chez un père, quoique je ne me préoccupe guère de vêtements, j'avais examiné avec satisfaction la première toilette que ma fille s'était confectionnée elle-même en pension.

J'ai toujours aimé à lutiner les enfants. Le sujet pouvait le savoir ; il savait également que ma fille était revenue de pension ; mais il ignorait absolument l'existence de la toilette, et il devait encore davantage ignorer que je l'avais regardée avec intérêt.

Le sujet pouvait savoir que la grande chaleur m'abattait fort, à cause de sa longue durée, et qu'elle m'empêchait de travailler comme je l'aurais voulu ; d'où sa recommandation de m'adonner aux préparatifs de mon déménagement.

Questionné sur la signification des mots : *soyez prudent*, il me dit que, par suite de ma vivacité, je pouvais me faire du mal en *remuant les meubles*.

Comme son annotation n'était pas datée, je l'ai encore interrogé sous ce rapport. Il n'a pu rien me préciser, mais, d'après ses indications, j'ai jugé qu'il l'avait écrite un des derniers jours de juillet, ma fille étant rentrée de pension le 28 de ce mois et moi-même m'étant mis en voyage le 2 août. J'ai alors fait ajouter au sujet, resté endormi, après les mots : *soyez prudent*, le complément : *en remuant les meubles*, et la date : *fin juillet 1893*.

J'entre dans ces détails, parce qu'ils sont nécessaires.

Notons encore que j'ai recommandé depuis au sujet de toujours dater exactement ses écrits.

5° Cas de télépathie.

Quelque temps après, je consulte le livre aux inscriptions, et je constate que sur la mention même : *fin juillet 1893*, le sujet avait écrit : *c'est faux cela.* Puis il avait complété sa pensée en écrivant : « Non, non, c'est la veille du jour où je suis allée à Namur, à Bruxelles, à Charleroy pour vous trouver, mais je n'ai pas vu la date. »

16 août 1893.

Ainsi donc, le 16 août, pendant un sommeil que je n'avais pas provoqué, le sujet avait raturé la date inexacte et il m'avait donné des indications qui me permettaient de retrouver la date réelle.

Le 2 août, j'avais quitté Verviers sans le prévenir, me rendant à Paris. Pendant le voyage, le sujet avait fureté, magnétiquement, à Bruxelles et sur la ligne de Verviers à Paris pour me trouver.

Endormi et questionné, il me dit que, « ne m'ayant pas vu à Verviers, il avait fait des recherches à Namur, puis à Bruxelles, puis à Charleroi, sans résultat, ayant eu le tort de ne pas passer la frontière ».

Je suis donc allé à Paris le 2 août. La veille, le premier, est donc le jour où la toilette a provoqué mon admiration. J'avais cru que c'était fin juillet. Je m'étais trompé d'un jour seulement. Il y avait néanmoins une erreur que le sujet ne pouvait laisser subsister. On voit par là avec quelle ponctualité il cherche à toujours dire la vérité. Des expérimentateurs se plaignent des mensonges que débitent leurs sujets.

J'évite ce grave désagrément en suggestionnant le mien en conséquence. J'admets qu'il puisse se tromper, je n'admets pas qu'il le fasse sciemment. On peut se demander s'il dit la vérité parce qu'il l'aime, ou par suite de ma suggestion. Je suis porté à croire que les deux motifs agissent de concert. En tout cas, le sujet n'est pas hystérique, et ce sont surtout les hystériques qui cherchent à tromper.

Pour en revenir à ma démonstration, il n'y a plus de doute pour moi. Sans indice aucun, sans que je fusse présent, le sujet a su :

1° Que ma fille avait une toilette écossaise ;

2° Que j'ai regardé ce vêtement avec satisfaction ;

3° Que je suis allé dans une direction qui pouvait être celle de Bruxelles ou de Paris.

Evidemment, dans ces phénomènes, il s'agit de lucidité télépathique.

(*Annales psychiques de février 1895.*)

(*A suivre.*)

LA SCIENCE ET LA FOI

Le mot science signifie connaissance, et par connaissance il faut entendre la constatation, la classification des phénomènes et la pénétration de leurs rapports mutuels qu'on appelle des lois. Voilà pour l'ordre positif.

D'après cette définition, qui nous semble rigoureuse, la science n'est donc que le processus rationnel de l'esprit humain destiné à prendre possession de l'Univers, c'est-à-dire à le *comprendre*. Or qu'est-ce que l'Univers ? C'est l'ensemble des êtres qui se manifestent par des faits. Or que sont les faits ? La réalisation de l'Idée. Qu'est-ce que la réalisation de l'Idée ? C'est la création. Qu'est-ce que la création ? C'est la manifestation sensible des lois de Dieu. Aussi plus l'homme connaîtra de faits, plus il pénètrera les rapports mutuels de ces faits, qu'on nomme les lois ; plus il comprendra que la Sagesse, l'Ordre et l'Harmonie sont à la base même des choses, plus son intelligence s'élargira, plus son cœur s'ouvrira, plus sa moralité grandira, car il aura compris, par la constatation de la parité originelle des êtres, que la solidarité et le sacrifice sont inhérents à la nature de l'homme, et que porter tort à autrui c'est se porter tort à soi-même.

Ainsi donc la Science est la source de tout le Progrès humain. Elle contient l'Intelligence et le Sentiment, la Raison et la Moralité. La nier, c'est nier l'homme et c'est nier Dieu, c'est acheminer une nation aux plus douloureux asservissements et aux plus honteux esclavages. Car, si l'on parvient à prouver à l'homme que la Science ne mène à rien et que son labeur aboutit à l'impuissance, comme l'homme a un éternel besoin de certitude, il ira se jeter aux pieds de ceux qui seront assez forts et assez habiles pour lui faire croire qu'eux seuls possèdent la Vérité, objet de tous ses appétits. C'est l'histoire de tous les Fidéismes, césariens ou théocratiques, c'est celle des convulsions périodiques de cette pauvre humanité, martyre ensanglantée des exploiteurs de l'ignorance, ignorance qu'ils entretiennent par tous les moyens, car ils savent que c'est leur puissante alliée et que, sans elle, ils rentreraient dans le néant.

Depuis longtemps déjà, depuis bien longtemps toutes ces choses ont été dites par de nobles voix isolées, qui, presque toutes, ont crié dans le désert parce que l'organisme théocratique est

une puissance formidable et que le misérable bétail humain ne sait plus se passer de bergers.

Nous portons encore dans nos veines le long atavisme de la servitude ; c'est vrai, mais est-ce une raison pour ne pas secouer nos chaînes ou aider nos frères à se débarrasser de leurs entraves ?..

Nous venons de voir ce qu'est la Science. Examinons maintenant ce que peut bien être la Foi.

* * *

Un homme d'un génie universel, bien qu'il n'appartienne pas à l'Institut, j'ai nommé Strada, a dit souverainement que l'essence de la Foi c'est d'être hypothèse, donc contradiction et guerre, tandis que l'essence de la Science c'est d'être certitude, donc paix et unité.

Qui dit Foi, qui dit religion plus ou moins révélée, dit morcellement, division, chaos ! L'histoire, impassible dans ses enseignements, nous le prouve à chacune de ses pages. Allons plus loin, pénétrons plus avant ce mot que tant de gens répètent avec un fanatisme imbécile sans seulement comprendre ce qu'il signifie.

Foi, qui vient de *fides*, veut dire confiance. Mais confiance en qui, confiance en quoi ? En ce qui regarde le catholicisme, confiance en l'authenticité des enseignements traditionnels puisés dans la famille, dans l'éducation, etc., etc. En ce qui concerne le bouddhisme, le brahmanisme, le mahométisme, etc., le mot foi a partout la même signification, qui équivaut à l'abandon de l'esprit de recherche et à la soumission absolue à l'autoritarisme sacerdotal, exclusif et tyrannique. La Foi est donc l'*a priori* dogmatisé sans le contrepoids de l' *a posteriori* qui lui ferait équilibre. C'est le caprice humain bientôt déchaîné ; — l'Histoire est encore là pour contresigner mes paroles. Et comme il faut à l'homme un idéal, parce qu'il tend à l'infini d'où il sort et où il va, l'homme accepte ce pis aller des religions, parce qu'il y trouve l'illusion de la Vérité. Mais, lorsque de loin en loin le besoin sacré de connaître secoue la léthargie de son intelligence où il s'est peu à peu laissé tomber par égoïsme et par faiblesse, les Rationalismes renaissent, réactions fatales contre les sommeils envahissants des Fidéismes léthifères. Et toujours ainsi, jusqu'au moment où l'humanité comprendra qu'il faut enfin remplacer les *dogmes* par les *axiomes*, c'est-à-dire fondre les *Fois* dans les *Lois*. Car, comme le dit encore Strada, « *la Religion c'est la science équilibrée et conduite par la Méthode impersonnelle.* »

* * *

Si c'est de cette Religion-là que M. Brunetière a voulu parler, je fais amende honorable et suis prêt à effacer les lignes qui précèdent. Mais tout porte à croire qu'il n'en est pas ainsi. Le grand critique a entendu faire l'apologie de la religion des prêtres, de l'organisation politique du catholicisme romain, qui a si lamentablement défiguré la doctrine du Galiléen dont le royaume n'était pas de ce monde ! de ce catholicisme envahisseur, intolérant, féroce, hypocrite ou formidable, allié de César quand César était le plus fort, oppresseur de César quand César était le plus faible, enfin justifiant presque toujours le mot célèbre de Tacite : « *Omnia serviliter pro dominatione.* »

Aussi combien Strada a-t-il raison lorsqu'il écrit que les religions ne sont plus aujourd'hui que des partis politiques. M. Brunetière s'est chargé de le démontrer.

Le philosophe académicien prétend que la science a fait banqueroute et que nous n'avons plus qu'à aller, humiliés et contrits, baiser la mule de Sa Sainteté. Que les admirateurs du grand critique entreprennent ce pèlerinage. Rien de mieux ! Mais nous nous abstiendrons d'être du voyage.

* * *

La Science a fait banqueroute ! Que signifie cette assertion prudhommesque ? M. Brunetière veut-il dire que la Science ne sait pas tout ? Si oui, nous sommes de son avis. Mais de ce que la Science n'avance que lentement, de ce qu'elle est fragmentaire et progressive, faut-il conclure qu'elle ne vaut rien ? Cette conclusion me semblerait un peu hâtive, pour ne pas dire autre chose.

L'homme est un être fini qui tend vers l'infini. Par conséquent, sa science ou sa connaissance des choses ne peut être immédiate, universelle, absolue, instantanée. Car, qui dit science, dit aspiration continue, dit entraînement de l'homme hors et au-dessus de lui-même, sollicité toujours par l'attrait invincible du fait. Il lui faut précisément franchir tous les degrés qui le séparent de Dieu, qu'il doit conquérir au prix de ses efforts et de ses larmes, et, comme la plus faible lueur de l'aube annonce le soleil, la plus humble vérité découverte est un pas fait vers l'éternelle vérité, qui ne se donne qu'à ceux qui la cherchent avec un esprit droit et un cœur pur.

J.-P. Clarens.

(Extrait de *La Semaine de Paris.*)

PATRIOTISME

1870 — 1895

I

O nos jeunes soldats ! dans l'affreuse déroute,
Vos pieds étaient saignants, votre âme ouverte au doute,
Et vous manquiez de pain ;
L'hiver vous décimait autant que la mitraille,
Vous couchiez sur la neige après une bataille
Et vous mouriez enfin !

Dans les plaines de l'Est j'ai vu vos groupes sombres,
Sous un froid glacial, passer comme des ombres,
Toussant et grelottant ;
J'ai vu stoïquement souffrir l'armée entière,
Et le sort des combats livrer notre frontière
A Bismarck triomphant !

Ils vinrent dans Paris, ces batailleurs stupides ;
France ! ils ont dans ton or plongé leurs mains avides,
Et, te frappant au cœur,
Ils ont sucé ton sang, goules insatiables,
Et souffleté ta haine en buvant sur nos tables
A leur César vainqueur !

Oh ! nous nous souvenons de leur gloire usurpée,
Des combats où brisant, France ! ta noble épée
Sous leur talon brutal,
Ils étaient cinq contre un, ces héros légendaires,
Pour piller et tuer, pour brûler des chaumières
Sous l'œil impérial !

Et cent mille Français morts pour ta délivrance
Sont couchés tout au fond de tes ravins, ô France !
Au flanc de tes côteaux,
Sous tes bois verdoyants dont les longues racines
Poussèrent lentement à travers leurs poitrines,
Sous leur chair en lambeaux !

***

O morts ! dormez en paix. Nous gardons la mémoire
De la tache de sang qui souille notre histoire,
Nous vous pleurons toujours,
Et jamais le Teuton qui vainquit par Bazaine
Ne changera le cœur de l'Alsace-Lorraine,
Fière de ses amours !

Oui, nous nous souvenons. Un peuple qu'on torture
Doit porter dignement son deuil et sa blesssure,
Ne pas les étaler ;
Mais oublier, jamais ! Les lâches seuls oublient.
Honte à la guerre, soit ! mais nos cœurs s'humilient
De n'en pouvoir parler !

Il faut dire aux vainqueurs dont l'Europe s'engoue
Que nous avons encor leur soufflet sur la joue,
Que jamais un seul jour
Nous n'abandonnerons nos provinces perdues,
Et que nous couronnons tous les ans deux statues :
Jeanne d'Arc et Strasbourg !

II

Ainsi nous chantions tous, bardes épris d'un rève ;
Mais voici qu'à la France on retire son glaive,
Qu'on brise sa fierté
Aux pieds de ce César éperonné, fantasque,
Qui voudrait dominer du cimier de son casque
Toute l'humanité !

On veut que nous allions, en peuple débonnaire,
De nos fiers pavillons, qui portent le tonnerre,
Abaisser les couleurs,
Et, devant un monarque ennemi de la France,
Abjurer à jamais la secrète espérance
Qui fait battre nos cœurs !

Non, nous ne pouvons pas saluer l'Allemagne,
Par de bruyants vivats que la joie accompagne,
Et nos marins à Kiel
C'est l'oubli d'un passé que l'honneur nous rappelle ;
C'est la Lorraine en deuil, c'est l'Alsace fidèle
Désespérant du ciel !

III

Plaise à Dieu cependant que le canon se taise,
Que le progrès t'apporte, ô nation française !
Le triomphe moral,
Et que tu puisses voir — copiant l'Amérique,
L'Europe proclamer enfin la République,
Ton sublime idéal !

Nous démantèlerons alors nos citadelles,
Et les peuples vivant sous des lois fraternelles,
Tu couleras, ô Rhin !
Sans mêler à tes flots et du sang et des larmes ;
Allemands et Français déposeront les armes
Et se tendront la main !

A. Laurent de Faget.

Fédération Spirite Universelle

COMMUNICATION OBTENUE

Le Dimanche 3 février 1895

Merci à vous, frères et sœurs, qui, dans ces heures difficiles, vous réunissez autour du drapeau du spiritisme; l'idée que vous défendez traverse une crise, elle se trouve en proie non seulement aux attaques des incrédules, mais aussi aux divergences intérieures.

Il ne faut pas que votre âme se trouble, c'est la lutte qui affirme la vie ; le combat est la base même de l'existence, pour l'être comme pour l'idée.

Du choc des intelligences, de la contradiction même naît la lumière ; les oppositions sont nécessaires aux doctrines naissantes, et toutes les religions, toutes les philosophies se sont trouvées à leurs débuts en proie aux mêmes difficultés.

Vous en triompherez parce que le spiritualisme est indispensable à ce renouvellement de la société qui s'impose et que chacun sent venir.

Au cycle religieux qui s'achève avec la décadence des églises chrétiennes, succède fatalement un cycle nouveau en harmonie avec une société neuve.

Le spiritisme serait en droit de craindre pour sa durée, si l'ordre social, dans un parfait équilibre, ne demandait rien de nouveau. Avec les crises actuelles, il a tout à espérer parce qu'il vient apporter aux questions sociales la solution à la fois morale et scientifique que ne peuvent leur donner ni le matérialisme, ni les formes religieuses jusqu'alors existantes. Que vos cœurs soient donc fermes ; que votre esprit, s'élevant au-dessus des causes terrestres, remonte jusqu'à la cause suprême, jusqu'à Dieu, dont le doigt trace à chaque être, à chaque peuple, à chaque humanité le sillon qu'elle doit parcourir dans les champs de l'infini. Dites-vous qu'au-dessus de vous, dans la sérénité des astres, plane l'esprit divin ; qu'instruments de ses desseins, les hommes sont dans ses mains et qu'il dirige leurs pas chancelants vers le règne de la lumière.

Que chacun de vous en soi-même fasse son devoir, devienne de jour en jour meilleur et plus digne, et que, pour le reste, il s'en remette à celui qui gouverne les mondes et agite les univers du seul désir de sa volonté.

O vous qui êtes bornés à la terre, qui êtes engagés dans la lutte journalière de votre vie matérielle, pourquoi votre âme ne peut-elle, comme nous, contempler la majesté du plan divin ? Ah ! si votre vue pouvait embrasser, dans l'éternel présent, le passé et l'avenir, alors vous comprendriez le sens des évolutions humaines, la marche progressive des générations vers le beau ; vous sentiriez la concordance parfaite de toutes les parties de ce plan ; et ce qui parfois vous déconcerte, les fautes et les errements des hommes, vous apparaîtrait comme l'ombre nécessaire opposée à la lumière divine pour en mieux affirmer l'éclat.

Mais les hommes sont trop engagés par leur lutte personnelle dans le détail du plan divin pour en sentir toute la puissante ordonnance ; et alors ils se troublent, ils hésitent, ils s'irritent des difficultés qu'ils rencontrent ; leur foi s'affaiblit, leur confiance s'altère et ils sont tentés de murmurer.

Oh ! ne murmurez pas, même aux heures les plus critiques : pouvez-vous percevoir les causes secrètes qui vous actionnent ?

Si votre conscience droite et fière ne vous reproche aucune désertion, aucune lâcheté ; si vous avez le sentiment du devoir accompli, soyez sûr du triomphe de votre cause en un temps donné.

Vous aurez apporté, vous aussi, une pierre à cet édifice séculaire que les hommes élèvent laborieusement à la Vérité éternelle, temple merveilleux dont les fondements plongent au plus profond des siècles disparus, et dont le faîte glorieux s'entrevoit dans un avenir prochain.

O mes frères ! ne pensez pas que notre œuvre soit stérile ; il est des événements extérieurs qui affirmeront sa grande réalité.

Et déjà les pensées semées par vos devanciers se sont propagées de jour en jour, l'idée gagne, des pensées plus nobles et plus grandes se font jour, les peuples s'agitent au nom de la Justice, un monde décomposé se désagrège, miné par les revendications légitimes de ceux qui souffrent, et, devant les signes précurseurs de l'orage social, chacun se recueille et attend.

Ce n'est pas en vain que l'inquiétude tient les hommes en éveil, quels qu'ils soient. Ils sentent que quelque chose de grand ou de terrible va se passer, et leur cœur se tourne peu à peu vers l'au-delà mystérieux qui semble tenir dans ses voiles l'avenir.

Mouvement immense, mouvement général, force sourde de l'idée qui mine le faux colosse matériel et qui tout à coup le renversant,

éclate triomphante pour le relèvement de l'homme et pour la gloire de l'Esprit.

C'est alors que vous serez récompensé de vos efforts et que vous pourrez à juste titre être fiers de cette œuvre qui aura de nouveau révélé Dieu au monde.

Un guide
(Médium : J. D.)

RÉCOMPENSES & PUNITIONS

DICTÉES MÉDIANIMIQUES (1)

(*suite*)

Donc le progrès change l'homme et l'amène à rechercher, un jour, ce qu'il dédaignait jadis.

Nous appuyant sur ce raisonnement et sur les enseignements de l'expérience, nous arrivons à constater que la sensibilité s'accentue de plus en plus chez les habitants de votre planète ; ce qui doit forcément les amener à apprécier un jour ce qui ne les avait pas encore impressionnés.

Or, Dieu a voulu que l'homme se perfectionnât graduellement, peu à peu, afin qu'il fût amené par la comparaison à apprécier les successions d'améliorations qu'il lui a destinées dès le commencement.

Ne nous étonnons donc pas si les esprits arrivent, un jour, à éprouver des sensations qui feront leur délices, mais qu'ils ne pourront réellement apprécier que quand leur développement leur permettra de les ressentir.

D. Je vous remercie des explications que vous avez bien voulu me donner, et pour savoir si je les ai bien comprises, permettez-moi de les résumer.

De vos raisonnements et des exemples que vous avez donnés à l'appui,

Je conclus :

Que l'état heureux ou malheureux qui remplace les récompenses, les punitions, que vous m'avez prouvé ne pas exister, varie à l'infini suivant le degré d'avancement de l'esprit ;

Qu'il est, par conséquent, impossible d'en donner une définition absolue ;

Que cette impossibilité résulte surtout de ce que l'esprit n'est apte à comprendre et à apprécier le bonheur que lorsqu'il est capable de le goûter, et jusqu'à ce moment, il ne peut s'en faire une idée, puisque cet état heureux est la conséquence de son progrès accompli ;

Que le bonheur est successif et progressif ;

(1) Voir notre numéro de Mars.

Que, par suite, tous nos efforts doivent tendre toujours à nous perfectionner, pour jouir plus tôt de cet état auquel nous aspirons inconsciemment en vertu de la loi du progrès.

Quant au malheur, ou souffrance, il varie aussi à l'infini, suivant la nature de l'esprit et le degré de responsabilité de ses actes.

Mais, contrairement à la marche du bonheur, il va toujours diminuant au fur à mesure des progrès acquis, de sorte que soit dans le bonheur, soit dans la souffrance, nous n'avons jamais que la part que nous avons méritée et qui se trouve répartie avec la plus stricte justice.

R. Je vous félicite, mon cher enfant, de vous être pénétré des pensées que je viens d'émettre.

Oui, le bonheur est relatif et ne peut être absolument défini, puisqu'il est progressif et que celui d'aujourd'hui ne pourra être celui de demain.

Mais ce dont vous ne devez pas douter, c'est du genre de bonheur qui vous est destiné par Dieu dans sa grandiose bonté.

Dieu, vous le savez, puise son bonheur dans les heureux qu'il a voulu faire et, comme nous vous l'avons dit aussi, ce que d'ailleurs vous avez fort bien compris, Dieu a fait les humanités sur son modèle même, et, par suite, il ne pouvait les doter d'un bonheur plus grand que celui qu'il ressent.

Or, le bonheur de Dieu résidant dans la satisfaction qu'il éprouve de sentir que sa puissance, sa justice, sa prévoyance, sont, par les résultats qu'il en obtient, la source du bonheur infini qu'il ressent, il a voulu, dans sa pensée créatrice, doter ceux qui devaient naître de son amour, des mêmes forces qui résident en lui et font partie de lui-même.

Donc l'homme doit acquérir la puissance ; pour cela il crée en lui la volonté.

Il doit acquérir la prévoyance, et il prépare toutes choses pour que son expérience amène ce résultat.

Dieu éprouve le bonheur par la pensée de faire des heureux ; et il donne à l'homme ce même bonheur, en l'amenant peu à peu à développer et grandir les élans de son cœur.

Oh ! qu'il serait téméraire celui qui ne trouverait pas suffisante la nature du bonheur qui est éprouvé par Dieu et qui déborde de tout son être !

Remarquez, mes chers enfants, que ce bonheur est sans limites, puisque l'homme peut le grandir toujours en augmentant sans cesse son dévouement.

Et il est le plus vif, témoin la mère qui donnerait cent fois sa vie pour l'être qu'elle a porté dans ses entrailles.

Je crois, mon cher enfant, que vous serez satisfait de ces raisonnements, non que je limite vos questions, Dieu m'en garde, car mon plus grand désir est de vous instruire.

(*Dictées médianimiques*).

Etude des forces psychiques

LES PENSÉES SONT DES ACTES.

Dans la chimie des siècles à venir, les pensées seront appelées des substances comme le sont aujourd'hui les acides, les oxydes, et tous les autres éléments chimiques.

Il n'y a pas de ligne de démarcation entre ce que nous nommons la matière et l'esprit. Tous deux sont substantiels et se fondent l'un dans l'autre par des nuances et des degrés imperceptibles ; car, en réalité, le monde matériel n'est que la forme visible d'éléments subtiles, intangibles, dont se compose le monde psychique et spirituel.

Notre invisible et silencieuse pensée s'échappe sans cesse de notre cerveau, comme un élément de force psychique, aussi réel que la vapeur visible de l'eau chaude ou le courant invisible de l'électricité.

Elle se combine avec les pensées de ceux qui nous entourent pour acquérir de nouvelles,qualités et former des pensées nouvelles, comme les éléments matériels et chimiques se combinent entre eux pour former de nouvelles substances.

Si, de votre cerveau, s'échappent des pensées de tristesse, de crainte, de haine ou de colère, vous mettez en mouvement les forces nuisibles de votre esprit et de votre corps. Le pouvoir d'oublier et de pardonner implique celui de tenir loin de soi les pensées troublantes et nuisibles pour mettre à leur place les éléments profitables des salutaires réflexions qui réconfortent l'âme au lieu de la briser.

Le caractère de nos pensées a sur nos succès dans la vie une influence heureuse ou défavorable ; il prédispose les autres pour ou contre nous en leur inspirant à notre égard des sentiments de confiance ou d'inimitié.

L'état de l'esprit influe sur la santé et se reflète sur les traits ; il nous rend laids ou gracieux, sympathiques ou antipathiques aux autres. Nos pensées règlent nos gestes, nos manières, notre marche. Le moindre mouvement de nos muscles a pour point de départ une pensée, une disposition de notre âme. La fermeté de caractère se traduit par celle de la démarche. Un esprit faible, changeant, chancelant, indécis, donne à la figure un air triste, faux, sournois ; tandis qu'un esprit franc, loyal, courageux, communique à tous les muscles du corps et du visage, une force impulsive, une expression courageuse et déterminée.

Regardez les femmes et les hommes mécontents, sombres, mélancoliques, de mauvaise humeur ; vous verrez sur leur face la preuve de l'action de cette force silencieuse exercée sur eux par leurs désolantes pensées qui les déchirent, les tenaillent et leur donnent cette expression triste et désespérée. De telles gens ne jouissent jamais d'une bonne santé ; car cette force pernicieuse agit sur eux comme un poison et développe dans leur organisme les germes de mille maladies.

Une détermination bien arrêtée, concernant un projet utile, soit aux autres, soit à nous-mêmes, remplit les muscles de force et d'énergie.

C'est un sage égoïsme que de travailler au profit d'autrui en même temps qu'à son propre bénéfice ; parce que, étant tous unis par nos éléments spirituels et matériels, nous sommes, en réalité, des forces qui agissent et réagissent constamment les unes sur les autres, au milieu de ce que notre ignorance appelle « l'espace vide ». En ce sens, toutes les formes de la vie sont réunies ensemble ; il y a des liens invisibles qui s'étendent d'un homme à tous les hommes, d'un être à tous les autres êtres ; nous sommes tous les membres d'un même corps. Une pensée malveillante ou un acte coupable fait vibrer douloureusement des myriades d'organismes ; de même les pensées, les actions nobles et généreuses font éprouver à des millions d'êtres des sensations de bonheur et de plaisir. C'est une loi naturelle prouvée par la science et l'expérience de chaque jour ; le bien que nous faisons à notre prochain est profitable à nous-mêmes.

S'affliger en perdant ses amis ou ses biens, c'est affaiblir son esprit et son corps. La tristesse que nous éprouvons en voyant mourir ceux qui nous sont chers, leur est préjudiciable ; car elle produit une impression douloureuse qui, fatalement, doit les atteindre, quel que soit le mode d'existence que la mort leur ait assigné.

Une heure de tristesse, d'angoisse, d'animosité, soit que nous exprimions nos sentiments par des paroles, soit que nous les nourrissions dans le silence de notre pensée, nous est toujours nuisible, parce qu'elle rend notre société désagréable à nos proches, à nos amis et peut nous en faire des ennemis Directement ou indirectement, nous nous faisons tort à nous-mêmes en entretenant notre esprit de telles pensées ; de plus, les regards haineux, les paroles blessantes éloignent de nous les relations amicales. La haine, les plaintes, les murmures sont des éléments de souffrance pour notre esprit. Les forces que nous dépensons ainsi devraient l'être, au contraire, pour notre profit moral; comme la force que nous emploierions pour battre et torturer notre corps peut l'être à nous donner joie, confort et plaisir.

Se rendre capable de pardonner et de repousser les pensées ou forces nuisibles est une des plus importantes conditions pour acquérir la santé du corps et la liberté d'esprit, lesquelles assurent le succès de toutes nos entreprises.

Les forces de notre esprit agissent sur les autres, même s'il vivent à une grande distance et les influencent d'une façon avantageuse ou désavantageuse pour nous. Ces forces indépendantes de celles du corps sont toujours en action, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille; c'est pourquoi, si nous n'y prenons garde, elles peuvent nous plonger dans des abîmes d'erreurs et de maux irrémédiables, tandis que, employées avec intelligence et sagesse, elles deviennent pour nous une source de bonheur et de joie.

La force de notre pensée a une importance vitale sur notre santé et nos succès réels. Nous disons succès réels parce que le monde apprécie et recherche quelquefois des succès qui ne sont pas réels. Par exemple, une fortune gagnée au détriment de notre santé ne constitue pas un succès réel.

Chaque esprit forme lui-même, et généralement, d'une manière inconsciente, le caractère spécial de ses propres pensées.

Quel que soit ce caractère, il ne saurait être subitement changé si nous avons laissé notre esprit s'entretenir habituellement de pensées haineuses ou malveillantes. Tous, nous avons pu faire cette expérience : S'attrister pour une déception, vivre dans la douleur, déplorer une perte quelconque, craindre la non réussite d'un de nos projets, est, véritablement, développer en soi une force destructive qui amoindrit notre énergie vitale, engendre nos maladies, nous rend incapables de mener à bien nos entreprises et peut nous causer une perte d'argent, voire même une perte d'amis.

Apprendre à oublier est aussi nécessaire qu'apprendre à se souvenir. Chaque jour, nous pensons à une foule de choses auxquelles il nous serait utile de ne pas penser. Pouvoir oublier c'est pouvoir repousser ces forces invisibles qui nous sont préjudiciables et les remplacer par des forces salutaires et bienfaisantes.

Désirez avec énergie et persistance une qualité que vous reconnaissez être peu développée dans votre caractère, et vous sentirez cette qualité s'accroître insensiblement en vous. Désirez avoir plus de patience, de volonté, de jugement, de courage, d'exactitude, de confiance en l'avenir; votre désir augmentera ces qualités dans votre esprit. Elles sont des forces réelles, des éléments appartenant à la plus subtile chimie de la nature, quoiqu'elles ne soient pas encore reconnues par la science officielle et prouvées par la méthode expérimentale.

L'homme découragé, désespéré, a, d'une manière inconsciente, développé dans son esprit le désespoir et le découragement. Il les a attirés en lui par un mental consentement à l'action des forces nuisibles. L'esprit est un véritable aimant ; il attire et fixe en lui-même les pensées auxquelles il donne accès. Abandonnez-vous à la crainte et vous serez de plus en plus effrayé. Si vous ne faites aucun effort pour résister à l'effroi, vous lui laissez libre l'accès de votre esprit et l'engagez à s'y établir; tandis que, vous exerçant mentalement à des actes de courage et d'énergie, vous vous rendez peu à peu capable de les accomplir réellement, et vous devenez courageux, intrépide.

Dans le monde psychique, les secours que nous pouvons obtenir par ce moyen sont illimités. Par ces mots : « Demandez et vous recevrez », le Christ nous enseigne que nous pouvons tous, par un désir ardent, attirer à nous toutes sortes de biens spirituels et matériels. Demandons avec sagesse et nous recevrons ce qui nous convient le mieux.

Toute sage demande nous apporte un accroissement de puissance qui nous est toujours profitable. C'est un gain durable, permanent dont nous pouvons continuellement user. Nous avons tous besoin d'augmenter notre fortune pour nous faire une vie plus agréable ainsi qu'à ceux que nous aimons. Il nous serait impossible de les aider si nous étions incapables d'éloigner de nous-mêmes la gêne et la misère.

Agir ainsi est une puissance très différente de celle qui consiste à se souvenir des paroles et opinions d'autrui, ou de faits nombreux compilés dans les livres, faits qui, d'ailleurs, sont reconnus souvent n'être que des fictions. Tout succès, tout résultat heureux, s'obtient, s'accomplit, grâce à un pouvoir spirituel et par une force invisible émanant de chaque esprit et agissant, de près ou de loin, sur l'esprit des autres, aussi réellement que la force donnée à notre bras par notre volonté peut soulever une pierre.

Un homme illettré peut faire sortir de son esprit une force suffisante pour influencer beaucoup de gens et les employer, parfois malgré eux, à la réalisation de ses projets ; tandis qu'un savant végète et meurt dans la pauvreté. Malgré son ignorance, le premier possède parfois un plus grand pouvoir psychique. L'intelligence ne consiste pas à retenir un grand nombre de faits, mais à agir de façon à obtenir d'heureux résultats. Ecrire des livres n'est qu'un fragment du travail dévolu à l'intelligence. Les grands hommes ont pensé d'abord, agi ensuite; ainsi firent Colomb, Napoléon, Fulton, Morse, Edison, qui ont remué le monde tout en disant comment ils le remuaient.

Votre plan, projet ou dessein, qu'il soit question d'invention ou d'affaire commerciale, est un véritable édifice formé de pensées ou éléments invisibles. Cette construction faite de vos pensées est un aimant qui attire toutes les forces capables d'aider à sa réalisation. Si vous persistez dans vos intentions, ces forces se rapprochent de plus en plus, deviennent de plus en plus puissantes et vous procurent de favorables résultats ; tandis que si vous abandonnez votre projet, vous arrêtez vous-même la marche, le développement progressif de ces forces et détruisez ainsi l'action de ces pouvoirs que vous aviez réunis. Le succès de vos affaires dépend de l'application de cette loi. Une persistante résolution est une réelle force attractive qui fait venir à vous les secours nécessaires à la réussite de votre dessein.

Quand vous dormez, ces forces, toujours actives, travaillent sur l'esprit des autres. Si vous vous endormez avec des pensées de haine et de colère, elles ne peuvent produire ainsi sur vous que de fâcheux résultats ; mais si vous êtes joyeux, confiant, en paix avec tout le monde, la force émanée de votre esprit pendant votre sommeil vous sera profitable et disposera en votre faveur les pensées d'autrui. Si le soleil se couche tandis que vous conservez de l'animosité contre quelqu'un, l'influence de votre esprit troublé est funeste aux autres et à vous-même.

(*A suivre.*)

Traduit de l'Anglais par une amie du « Progrès spirite ».

QUELQUES VÉRITÉS

J'avais jusqu'ici cru devoir ménager M. d'Anglemont, espérant qu'il finirait par se rendre compte de l'injustice flagrante de ses procédés à mon égard.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi.

D'un autre côté, plusieurs de mes collègues du Comité de Propagande, tout en me donnant des témoignages écrits de leur sympathie, me demandent plus de lumière sur les faits graves que M. d'Anglemont n'a pas craint de me reprocher.

Faisons donc la lumière, sans cependant descendre des hauteurs morales où les pures consciences aiment à se placer, c'est-à-dire sans injurier, sans trop charger même nos adversaires.

***

Je fus malade en novembre 1894, au moment où M. d'Anglemont décidait que mes fonctions à la librairie psychologique et sociologique prendraient fin le 31 janvier 1895. J'étais loin de m'attendre à cette décision de sa part, malgré l'insuccès relatif de la librairie au point de vue de la vente des volumes de l'*Omnithéisme*. Chacun sait que ces ouvrages, d'une haute portée philosophique, sont trop abstraits pour les masses, et chacun comprend, sans que j'aie besoin d'y insister, quelles difficultés j'ai rencontrées quand il s'est agi de les vendre.

Pendant plus d'un mois que dura ma maladie, M. d'Anglemont m'écrivit les lettres les plus charmantes, les plus affectueuses, telles qu'un père les écrirait à son fils en danger de mort.

Enfin, le 10 décembre 1894, je recevais de lui les lignes suivantes :

« Mon cher ami,

« Je vous avais donné la latitude de prolonger votre séjour à la librairie pendant trois mois afin de vous faciliter la recherche d'un nouvel

emploi, mais la maladie qui malheureusement vous est survenue, ayant dû interrompre le cours de ces recherches, au lieu de fin janvier, *ce laps de temps sera prolongé jusqu'à fin février*.

« Je désire ardemment que vous puissiez trouver la situation la plus conforme à vos propres vœux, et, avec l'espérance que vos désirs s'accompliront entièrement, je vous envoie, cher ami, mon affectueux serrement de main.

« ARTHUR D'ANGLEMONT. »

Le 20 décembre, nouvelle lettre affectueuse de M. d'Anglemont.

Pourriez-vous me dire, chers lecteurs, pourquoi, le 27 décembre — c'est-à-dire sept jours après — M. d'Anglemont faisait enlever en mon absence, du bureau de la place du Caire, les cahiers d'abonnements et les bandes d'adresses du journal *Le Spiritisme*, avec une lettre menaçante pour mon employé Dolbau, au cas où celui-ci ne livrerait pas absolument toutes ces bandes ?

Pourriez-vous également me dire pourquois dans l'après-midi du même jour, l'huissier Danloz me sommait — à la requête de M. Argence — de *déguerpir* immédiatement de la librairie dont j'étais le *titulaire* (et non pas seulement le gérant) jusqu'au 28 février 1895 ?

Ces deux points sont restés pour moi un mystère impénétrable.

Je refusai naturellement d'obéir à la sommation de M. Argence, qui n'avait pas qualité pour me l'adresser : et alors que fait M. d'Anglemont, mon vieil ami, celui qui m'a souvent appelé son fils et qui m'embrassait avec effusion chaque fois que nous nous séparions pour quelques jours ? Oh ! M. d'Anglemont n'hésite pas : de la même plume qui écrivit l'*Omnithéisme*, il signe une plainte en *abus de confiance* contre son ancien collaborateur, et la dépose au parquet de M. le Procureur de la République.

Mais pourquoi cela, me direz-vous ? Uniquement parce que je voulais qu'il tînt ses engagements envers moi et que je ne voulais pas me laisser dépouiller par M. Argence avant le temps que M. d'Anglemont avait lui-même fixé pour mon départ.

La plainte de M. d'Anglemont a été *classée*, c'est-à-dire considérée comme nulle et non avenue par M. le Procureur de la République ; mais j'ai dû comparaître plusieurs fois devant un commissaire de police et subir chaque fois un interrogatoire humiliant.

Vous croyez que M. d'Anglemont s'en est tenu là ? Pas le moins du monde. Comme je lui le indiquais, par mesure de précaution, dans numéro de janvier du *Progrès spirite* les sommes que j'avais encaissées pour abonnements au journal *Le spiritisme* de 1895, *sommes inscrites avec les autres recettes sur le livre de caisse de la librairie*, M. d'Anglemont a fait une chose inouïe :

Il a déposé une nouvelle plainte contre moi au parquet de M. le Procureur de la République, m'accusant de détourner frauduleusement ces sommes.

Or, sans compter les dépenses de la librairie qu'il faut déduire des recettes, M. d'Anglemont me doit, à fin mars, la somme de 1400 francs pour quatre mois d'appointements qui ne m'ont pas été payés.

Et les sommes encaissées par moi pour abonnements au *Spiritisme* s'élèvent juste à 188 francs (1).

Comment vouliez-vous que M. le Procureur de la République accueillît cette nouvelle plainte de mon adversaire ? Après un commencement d'enquête, elle a été *classée* comme la première. Et d'ailleurs une ordonnance de référé est intervenue, qui désigne un expert pour régler définitivement mes comptes avec M. d'Anglemont ; et celui-ci a dû verser entre les mains de son avoué (constitué séquestre) la somme de *mille francs* pour faire face aux éventualités de ces comptes et me payer ce qui me sera dû.

Voilà la situation actuelle dans toute sa simplicité.

Et maintenant, je le demande à la conscience a plus pure, à la raison la plus froide, à la logique la plus rigoureuse : peut-on voir, dan tout ce qui précède, non seulement un acte répréhensible de ma part, mais même l'ombre de l'apparence d'un acte coupable ?...

Pourquoi, dès lors, cet acharnement de M. d'Anglemont contre moi ? Est-ce influence du temps, disposition particulière d'un esprit prévenu, haine injuste suscitée par des rapports mensongers ? Je laisse au lecteur le soin de conclure.

* * *

Quant à M. Argence, qui m'avait diffamé par une circulaire adressée à tous les abonnés du journal *Le Spiritisme*, à Paris, en province et à

(1) J'ai fait les réserves les plus expresses pour que ces 188 francs soient remboursés aux abonnés du *Spiritisme*, si ce journal cesse de paraître.

l'étranger, il vient d'être condamné pour ce fait *en police correctionnelle*, à cent francs d'amende un franc de dommages-intérêts et à tous les frais et dépens. Je triomphe de cet adversaire sans joie et sans haine, mais avec la satisfaction qu'on éprouve toujours à voir le mal châtié.

***

Et, maintenant, je m'adresse aux nombreux correspondants qui m'ont donné des preuves de sympathie dans cette affaire, et je leur dis : Merci !

Merci, car vous avez senti que j'ai souffert moralement, et vos lettres affectueuses ont été un baume sur les blessures qui m'étaient faites.

Quant à ceux qui ont bien voulu m'écrire — sentencieusement — que les dissensions entre spirites sont regrettables, qu'il ne faut pas que la moralité d'un défenseur du spiritisme puisse être suspectée, etc., je leur répondrai qu'ils ont l'air de me faire un reproche d'avoir été *victime*. C'est à mes adversaires qu'ils eussent dû adresser leurs observations, d'ailleurs fort sensées.

Un ou deux se sont même acharnés à me prouver. *qu'il n'aurait pas fallu, dans l'intérêt du spiritisme, que je fusse accusé par M. d'Anglemont; que, quoique non fondee, cette accusation produit le plus fâcheux effet, etc., etc.*

***

Eh ! je le sais bien, chers amis et bons frères en croyance ; mais je n'ai pas encore trouvé le moyen d'empêcher la nuit de voiler tous les soirs es rayons du soleil ; il m'est tout à fait impossible d'arrêter ou de changer le cours des astres, t je ne puis faire que le méchant soit bon et ue l'imbécile devienne tout à coup intelligent.

J'ai été accusé injustement, je me suis défendu 'nergiquement, mais sans colère, et je continueai à me défendre ainsi si c'est encore nécessaire.

Rien ne m'est plus cher que mon honneur, et e ne permettrai jamais qu'on y porte atteinte.

A. Laurent de Faget.

NÉCROLOGIE

Nous recevons du Mans la lettre suivante :

Cher Monsieur et F. E. C.

Je viens vous annoncer le départ pour l'espace e notre frère Niepceron. Agé de cinquante-sept ns, il fut le doyen des spirites de notre localité, et un des plus sincères propagateurs de la érité ; bon et loyal spirite qui ne cessait de 'instruire et d'instruire ceux qui s'adressaient lui pour l'étude de notre consolante doctrine.

Son inhumation civile a eu lieu le 9 du mois dernier ; à la levée du corps nous avons récité les prières d'usage, et à l'arrivée au lieu du repos corporel, lorsque tous les assistants furent réunis autour de la fosse, deux de nos frères dévoués prononcèrent les discours que je vous envoie. Aussitôt après notre retour du cimetière, il put se communiquer à nous par l'écriture, tant son esprit était préparé à conquérir sa liberté ; il nous promit de venir souvent nous aider dans nos travaux, dont il comprenait si bien le côté moral et civilisateur.

Agréez, cher frère en croyance, nos salutations fraternelles. Georges Dubois.

Discours de M. V. Gontard

C'est avec une profonde douleur que je prends la parole, car dans cette tombe fraîchement ouverte est couché un ami, un frère, qui laisse d'unanimes regrets parmi ceux qui l'ont connu.

M. Niepceron était l'homme bon, intègre, l'homme de bien par excellence, honnête dans toute l'acception du mot, et par dessus tout simple ; sa vie faite toute entière d'abnégation, s'est écoulée douloureusement pour lui, car, moralement, c'était presque un martyr.

Il a quitté sans regrets cette terre où il a souffert ; sa vie s'est éteinte doucement, sans secousse, comme celle de tous les forçats de la plèbe.

Mais ce qui lui donnait cette énergie, cette force morale, c'était sa croyance dans une vie future, dans une existence nouvelle, lumineuse, aérienne, faite de joie et de bonheur, pour ceux qui comme lui ont rempli la mission qui incombe à chacun ici-bas.

Oui, Mesdames et Messieurs, il croyait à l'immortalité de l'âme, à sa communion avec les vivants, à son incessant progrès à travers les siècles. Il pensait que la vie terrestre, toute remplie de douleurs et d'épreuves de tous genres, n'est qu'un passage pour monter plus haut dans l'harmonie des mondes; que la séparation des parents et des amis n'est que transitoire et qu'il les retrouverait dans un monde plus heureux.

Louis Niepceron, doué d'une intelligence peu commune, travaillait les questions qui semblen si ardues et qui cependant sont si peu complexes, du pourquoi de la vie et du pourquoi de la mort.

Dans ses idées il suivait de grands initiateurs tel que Allan Kardec, Victor Hugo, Camille

Flammarion, Henri Martin et tant d'autres génies qui ont synthétisé magistralement la doctrine du spiritisme moderne, cette doctrine qui a pour base les grands principes du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. Hors la Charité point de salut. »

Le spiritisme s'impose à tous, surtout à ceux qui souffrent, car il vient, avec son cortège de vérités et de lumières, découvrir à leurs yeux éblouis un nouvel horizon ; il vient leur dire et leur prouver que l'âme est immortelle, que la mort n'est pas le dernier mot de la vie ; qu'au delà il y a d'autres terres où l'âme vit, où l'âme progresse.

Il vient leur dire de sécher leurs larmes devant la tombe d'un parent ou d'un ami, car là, à côté du corps qu'ils pleurent, l'âme libre et joyeuse s'élève rayonnante et plane près d'eux, dégagée de son corps qui la retenait captive sur terre.

Tel un prisonnier qui traîne des chaînes, voit avec une grande joie arriver la fin de sa captivité, de même l'âme retenue dans sa prison de chair, attend avec impatience le moment de la liberté, car par la mort seulement elle renaît à la vie immortelle.

Monsieur Louis Niepceron était un penseur sérieux et intelligent ; il cherchait à s'instruire et il y a réussi ; c'est un modèle que tous les gens honnêtes et vertueux doivent tâcher de copier. Pour nous, nous nous efforcerons de suivre son exemple, comptant bien pour cela sur son aide, car maintenant que son intelligence n'aura plus de barrières, il pourra nous donner de plus utiles conseils encore.

Nous comptons bien, cher ami, que vous ne nous ferez pas défaut ; vous viendrez parmi ceux qui vous aiment et que vous avez aimés ; vous les soutiendrez dans les épreuves de la vie. Vous adoucirez nos regrets par la pensée que vous êtes plus heureux, et la certitude, bien consolante pour nous, de nous trouver réunis dans un monde meilleur.

Allez donc, cher ami Niepceron, où votre destinée vous appelle ; parmi nous votre souvenir restera impérissable car, pour nous, mourir c'est renaître.

Adieu ! ou plutôt : au revoir !

Discours de M. Métairie

Mesdames, Messieurs,

Avant d'abandonner à la terre la dépouille charnelle de celui qui fut le spirite sincère que chacun de nous a connu, permettez-moi de prononcer quelques paroles. La foi de Niepceron ne s'est pas un instant démentie, parce que cette foi n'était pas faite de crainte et de murmure contre la cause consciente de l'univers, mais bien d'admiration et d'espérance raisonnée. C'est qu'il savait que les maux dont souffre l'humanité ne sont pas l'œuvre de Dieu, mais le fait de l'égoïsme de l'homme.

Maintenant, cher esprit, que vous êtes rentré dans la véritable existence, que vos souffrances corporelles sont terminées, que vous allez enfin goûter la joie que Dieu donne à tous ceux qui ont eu espoir en sa justice, n'oubliez pas ceux qui restent pour combattre l'iniquité ; aidez-nous plus que jamais, maintenant que la lumière divine va vous éclairer de sa splendeur ; venez souvent nous inspirer cet amour de la fraternité qui unit et lie tous les êtres, vous qui ici-bas avez tant souffert, mais aussi aimé et espéré.

***

Nous remercions nos frères du Mans de la communication qu'ils ont bien voulu nous faire, et, comme eux, nous saluons, dans l'esprit momentanément absent du milieu de nous, l'homme de bien que fut Niepceron, le travailleur courageux et infatigable, l'apôtre dévoué du spiritisme. De telles âmes ne sauraient se perdre dans l'ombre quand elles franchissent le seuil du trépas car elles dégagent par elles-mêmes une traînée de lumière.

***

Nous avons à annoncer encore le décès de Mme *Pauline Pozzi*, dont l'âme a quitté son enveloppe corporelle le 28 janvier dernier, à Turin (Italie).

Nos meilleures pensées vont vers cet esprit distingué et sage, si dévoué à nos doctrines, et qui continuera, de l'autre côté de la tombe, à instruire et à améliorer les intelligences retardataires et les cœurs obscurcis par l'égoïsme,

Nous demandons à notre sœur, qui vient d'entrer dans une vie supérieure, de nous aider à accomplir ici-bas tous nos devoirs de spirites militants et d'amis de l'humanité.

La Rédaction.

Le procès-verbal de la dernière réunion du Comité de Propagande ne nous est pas encore parvenu.

Gérant : A. Boyer.

Imprimerie du « Progrès spirite ».